publié un petit volume de poésies intitulé : *Marathon et autres poëmes;* mais, craignant de compromettre sa position comme médecin, il retira cet ouvrage de la circulation fort peu de temps après son apparition.

EARLE, inventeur américain, né à Leicester, Etat de Massachusetts, le 17 décembre 1762, mort dans la même ville, le 19 novembre 1832. En 1785, il s'associa avec M. Edmond Snow pour la fabrication des machines à carder le coton et la laine; il inventa, en 1790, la machine à carder encore usitée aujourd'hui, et grâce à laquelle un travail manuel de quinze heures s'accomplit en quinze minutes.

EARLE (Thomas), écrivain légiste américain, fils du précédent, né à Leicester (Massachusets) le 21 avril 1791, mort à Philadelphie le 14 juillet 1849. Après avoir, pendant quelques années, suivi la carrière commerciale, il étudia le droit, se fit inscrire au barreau de Philadelphie et acquit bientôt une grande réputation, non-seulement par ses connaissances légales, mais encore et surtout par l'abnégation dont il ne cessa de faire preuve, consacrant aux malheureux la plus grande partie de son temps, et n'épargnant en leur faveur ni ses conseils ni l'autorité de sa parole. On lui attribue, et non sans raison, la rédaction de la Constitution nouvelle adoptée par l'Etat de Pensylvanie en 1837. La popularité dont il jouissait à cette époque aurait mis à sa portée tous les emplois attribués à l'élection; malheureusement ses idées trop progressistes pour le moment (il demandait qu'on accordât aux nègres libres le droit de suffrage) le brouillèrent avec le parti démocratique, maître alors des élections en Pensylvanie. La même cause fit échouer sa candidature à la vice-présidence de la République en 1840. Depuis lors, M. Earle abandonna complétement la
politique et se consacra exclusivement à la
co... ...ce et aux lettres. Il publia successive-
dans s... *Essai sur la loi pénale; Essai sur les*
trairem... *qu'ont les Etats de modifier et d'annu-*
les Latin... *chartes*, ouvrage qui mérita l'appro-
leur prop... Thomas Jefferson; *Traité sur les*
ses *Remar*... *fer et les voies de communications*
les Hébreu... (1830); un *Traité d'épellation*
Jonathan, ... s presque toutes les écoles primaires
des noms g... ylvanie; la *Vie de Benjamin Laudy*,
comme on ... e célèbre. Au moment de sa mort,
Dans tous ... que terminé une histoire de la
dernière valeu... çaise et une traduction des
jourd'hui donnent ... *nes* de Sismondi.
nonciation paraît é...
qu'elle soit sa prono... voyageur anglais, né au
là ce qui nous paraît ... e siècle, et connu par une
nétique représent... arriva dans l'île Tristan-
semble avoir é... a côte du Brésil. Vers la fin
seulement re... é avait pris passage sur un petit
l'e ouvert... lais qui devait le porter au Bengale,
G... voulait se fixer auprès du gouverneur général. Le sloop était petit, et dès le départ il souffrit beaucoup dans les grosses mers australes qu'il avait à traverser. Les approvisionnements avaient été d'ailleurs si mal surveillés, que le lendemain du départ on manquait du nécessaire. Quand on atteignit les hautes latitudes, force fut de chercher l'île Tristan-d'Acunha pour y faire du bois et de l'eau. Cette île escarpée est située par 37° 5′ de latitude S. et 15° de longitude O.; elle a cinquante milles environ de circonférence; elle avait été découverte par les Portugais dans leurs premières navigations vers les mers australes, puis visitée successivement par les Hollandais en 1643, par les Français en 1767, par les Américains en 1790, et enfin en 1811 par les Anglais, qui y avaient mis une garnison de huit hommes et d'un caporal; cette petite garnison était restée dans l'île jusqu'en 1820, époque à laquelle on rappela ce piquet militaire. Toutefois le caporal, qui s'était créé un petit domaine sur l'île, demanda à y rester comme maître et seigneur au nom du roi d'Angleterre. On le lui accorda. A diverses époques, ce nouveau Robinson avait déjà eu l'occasion de rendre des services soit aux navires en ravitaillement, soit aux malheureux jetés sur cette côte par les tempêtes, lorsque le sloop anglais qui portait Earle y toucha. Les chaloupes ayant été mises à la mer, Earle demanda à accompagner les hommes de corvée. Muni de son album, il voulait rapporter quelques croquis des sites sauvages de cette terre où jamais peintre n'avait mis le pied. L'artiste laissa donc les travailleurs sur la plage, et, gravissant des blocs noirâtres, il découvrit des cavernes profondes, marcha d'un point de vue à un autre, toujours plus curieux, plus ardent à cette recherche, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé à une morne solitude, un effroi involontaire le saisit; un vague pressentiment d'abandon courut dans tous ses membres. Il se précipita vers un pic d'où l'on découvrait la plage et la baie. Plus de chaloupe, plus de navire; la mer seule, et au loin le petit sloop qui luttait contre la vague. L'artiste infortuné demeura longtemps cloué à la même place par la stupeur et le désespoir. Quand vint le soir, pourtant, il descendit pour chercher un asile. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'au versant d'un coteau il aperçut une cabane, une chaumière anglaise, avec sa haie bien taillée et sa barrière blanche! Les pots au lait brillaient exposés sur un banc auprès de la porte; un chien s'étant mis à aboyer, un homme accourut, qui interpella Earle en anglais : c'était le caporal Glass, maître et seigneur de Tristan-d'Acunha au nom de Sa Majesté Britannique, qui accueillit l'hôte que lui envoyait la Providence avec la plus grande bienveillance, et lui fit une place dans sa cabane à côté de sa femme et de son enfant, car le caporal s'était fait une famille et vivait fort heureux dans son île. Earle y demeura quatorze mois, entouré de soins par Glass et sa femme : pour reconnaître cette généreuse hospitalité, il apprit à lire à l'enfant, et bientôt, pour lui enseigner à écrire, il sacrifia les revers des pages de son album, la seule chose qu'il eût emportée du bâtiment avec lui. « J'ai vu ce précieux livre, dit M. Sainson dans son journal inédit de l'*Astrolabe*, riche des beautés sauvages et grandioses de cette île singulière. On eût dit que le désespoir du peintre avait jeté sur toutes ces scènes une teinte particulière de terreur. Il y avait quelque chose de saisissant à parcourir ces feuilles, où tout portait un si grand caractère, et puis les griffonnages informes de l'enfant tracés derrière ces beaux dessins n'étaient pas la partie la moins intéressante de ce singulier recueil. M. Earle, à l'époque où j'appris ces détails de sa bouche, avait encore un souvenir pénible de sa longue infortune; ses récits me représentaient Tristan-d'Acunha comme une scène désolée, solennelle, affreuse, où la nature a réuni toutes ses grandeurs les plus austères. Il me racontait ses courses toujours périlleuses à travers ce chaos de rochers; ses chasses au phoque, au lion marin, où le caporal réalisait des prodiges d'adresse; la guerre plus facile qu'ils faisaient aux pingouins, quand sur le soir ces oiseaux singuliers s'assemblaient comme en conseil sous une roche isolée et se laissaient tuer à coups de bâton, immobiles et graves comme des sénateurs romains sur leur chaise curule. » Enfin, après quatorze mois d'exil, un navire relâcha à Tristan-d'Acunha et envoya un canot à terre. Earle obtint du capitaine une place à bord et quitta l'île après avoir embrassé ses habitants hospitaliers. Par un rapprochement assez bizarre, trente et un ans auparavant le savant Dupetit-Thouars, de relâche sur l'île en 1793, s'était oublié à la recherche de quelques plantes, et, perdu dans les terres, il y avait passé la nuit sous un arbre. Le lendemain, s'y croyant abandonné, il avait commencé à reconnaître déjà quelles ressources elle pouvait offrir, quand une embarcation qui s'était détachée du navire vint le prendre. Le botaniste en avait été quitte pour la peur.

EARLOM (Richard), graveur et dessinateur anglais, né dans le comté de Sommerset vers 1728. Il manifesta de très-bonne heure un goût prononcé pour le dessin. Il a laissé une multitude de planches à l'eau-forte et au pointillé, mais il a excellé surtout dans la gravure à la manière noire. Dans ce genre, où il n'a peut-être pas de rival, on distingue surtout son *Salon de Londres;* la *Sorcière*, d'après Téniers; *Silène ivre*, d'après Rubens; une *Vierge*, d'après le Corrége, etc. Quelques auteurs lui ont faussement attribué les œuvres d'un autre graveur du même nom, mais beaucoup moins distingué que lui.

EARL-SHILTON, bourg d'Angleterre, comté et à 14 kilom. S.-O. de Leicester; 2,220 hab. Manufactures de bonneterie.

EARLSTOWN ou **ERCILDOUNE**, bourg d'Ecosse, comté et à 40 kilom. O. de Berwick, à 48 kilom. S. d'Edimbourg; 2,000 hab. Manufactures de mérinos, châles, mousselines, chemises, plaids, couvertures et flanelles. Patrie de Thomas Learmont, dit *Thomas le Rimeur*, poëte du XIIIe siècle, cité par Walter Scott dans son livre intitulé *Sir Tristem.*

EARLY (Jubal), major général au service des Etats confédérés du nord de l'Amérique, né en Virginie vers 1818. Il sortit de West-point en 1837 comme sous-lieutenant dans le 1er régiment d'artillerie, et fut transféré au 2e de la même arme en juillet 1838. La même année, il donna sa démission pour s'adonner à l'étude des lois, exerça comme avocat et devint membre de la législation de l'Etat. Il fit la guerre du Mexique comme major d'un régiment de volontaires virginiens, et servit dans cette campagne depuis janvier 1847 jusqu'en août 1848.

Lorsque éclata la guerre de la sécession, il entra dans l'armée confédérée avec le grade de colonel et commanda un régiment à la bataille de Bull's-Run. Son arrivée sur le champ de bataille, à un des moments les plus critiques de la journée, contribua puissamment à la victoire des confédérés, et lui fit à lui-même le plus grand honneur. Peu après (1862), il fut fait brigadier général. En 1863, il dirigea temporairement les vieilles bandes de Jackson, pendant l'éloignement de leur chef, le général Ewell, grièvement blessé à Gettysburg (1er juillet 1863). Quand ce dernier eut repris ses fonctions, Early, promu major général, fut chargé du commandement des troupes confédérées dans la vallée de la Shenandoah. Il y tint pendant deux ans, malgré tous les efforts que firent les fédéraux pour s'établir solidement dans cette région, y battit rudement les généraux Sigel et Hunter, et, lorsqu'il fut en présence du plus redoutable de ses adversaires, le général Sheridan, il réussit à arrêter pendant longtemps les progrès de ce brillant homme de guerre. Il dut cependant céder à la fin, et, poursuivi sans relâche à son tour, abandonner les positions qu'il avait si bien défendues. Le général Sheridan put ainsi effectuer le mouvement tournant qui fut la cause efficiente de la chute de Richmond. Le général Early n'a plus fait parler de lui depuis les événements qui ont amené la cessation des hostilités aux Etats-Unis.

EARNE, lac et rivière d'Ecosse. V. ERNE.

EARSE, langue des Gaëls. V. ERSE.

EASDALE, île d'Ecosse, une des Hébrides, près de la côte du comté d'Argyle, à 9 kilom. de la pointe de Mull, par 56° 19′ de lat. N. et 7° 59′ de long. O.; superficie 8 kilom. carrés. Belles carrières d'ardoises, réputées les meilleures de la Grande-Bretagne.

EASINGWOLD, ville d'Angleterre, dans le comté d'York (North-Riding), à 21 kilom. N.-O. de la ville de ce nom, et à 339 kilom. N.-O. de Londres; 3,400 hab. Commerce alimenté principalement par les produits agricoles; sources ferrugineuses aux environs.

EASMER v. a. ou tr. (e-a-smé). Estimer. ‖ Vieux mot.

EASTBOURNE, village et paroisse d'Angleterre, comté de Sussex, à 51 kilom. O. de Lewes, près du cap Beachy; 2,600 hab. Etablissement de bains de mer. Eglise gothique. Le rocher de Beachy était autrefois célèbre comme lieu de rendez-vous des contrebandiers. Eastbourne est, à ce que l'on croit, le *Portus Anderida* des anciens; de nombreuses ruines remontant au séjour des Romains dans cette partie de l'Angleterre subsistent encore dans ses environs.

EASTER ou **OSTER**, déesse saxonne en l'honneur de laquelle on célébrait une grande fête au commencement du printemps, parce qu'elle présidait à toutes les résurrections. Encore aujourd'hui, en Allemagne, la fête de Pâques s'appelle *Ostern*, et en Angleterre, *Easter*. On trouve là, dans le culte d'Easter, la meilleure preuve que les anciens Germains croyaient à l'immortalité de l'âme. En effet, leurs cendres, recueillies dans des urnes, étaient enterrées sous des collines et mises sous la protection de la déesse, qui devait faire revivre les guerriers; et ceux-ci allaient d'autant plus courageusement au combat qu'ils ne croyaient pas à la mort éternelle.

EAST-GREENWICH, petite ville des Etats-Unis, dans l'Etat de Rhode-Island, chef-lieu du comté de Kent, sur la rive orientale de la baie de Naragouse et le chemin de fer de Stonington à Providence, à 20 kilom. S.-O. de cette ville; 2,500 hab. Bon port, industrie manufacturière très-développée; commerce actif.

EAST-GRINSTEAD, bourg d'Angleterre, comté de Sussex, à 31 kilom. N. de Lewes, à 50 kilom. S. de Londres; 3,200 hab. On remarque surtout à East-Grinstead le *Sackville College*, fondé en 1609 par Robert Sackville, deuxième comte de Dorset, qui a légué 7,500 fr. à l'établissement pour y entretenir un certain nombre d'étudiants pauvres. Aux environs de la ville, on voit deux pierres gigantesques superposées et appelées la *Grande sur la Petite* (*Great upon Little*).

EASTLAKE (sir Charles LOCKE), célèbre peintre anglais, né à Plymouth en 1793, où son père était avocat de l'amirauté, mort à Pise en décembre 1865. Il fut élevé au collége de sa ville natale et à celui de Plympton, et fit ensuite quelques mois d'étude à l'Ecole des chartes de Londres. Mais cédant bientôt à sa passion dominante pour la peinture, et encouragé par l'exemple de son camarade Hayden, il s'adonna tout entier à cet art à partir de l'année 1808. Après avoir travaillé quelque temps à l'Académie royale, dirigée alors par Fuseli, il vint à Paris pour copier au Louvre les chefs-d'œuvre des maîtres. Le retour de l'île d'Elbe l'obligea à quitter précipitamment la capitale de la France et à revenir dans sa ville natale, où il se mit à faire des portraits. Lorsque le *Bellérophon* vint ancrer à Plymouth, il obtint de faire d'après nature une étude sur Napoléon, et c'est le dernier portrait de ce grand homme exécuté en Europe. En 1817, sir Eastlake visita l'Italie; après un séjour de deux ans à Rome, il fit en Grèce un voyage à la suite duquel il revint en Italie, où il s'établit à Rome pour plusieurs années. Ces deux voyages furent pour lui l'occasion d'une série de types grecs et italiens qu'il dessina sur les lieux mêmes, et de quelques poétiques compositions. Les sujets qui lui étaient le plus familiers à cette époque étaient des scènes de la vie des bandits. En 1820, il exposa pour la première fois à l'Institut britannique des *Vues de Rome*, qu'il exhiba depuis (en 1823) à l'Académie royale. Le tableau qui fit le plus de sensation fut la composition historique du *Spartiate Isadas*, qui a obtenu les honneurs de l'Exposition universelle en 1855. En 1828, il exposa sa meilleure toile peut-être, les *Pèlerins en vue de la ville sainte*, qu'il a répétée avec quelques variantes en 1835 et en 1836. En 1829, il composa le *Rêve de lord Byron*, tableau rempli de poésie et digne de celui qui l'avait inspiré. Au mois de décembre de la même année, il fut élu membre de l'Académie royale. En 1833, il exposa les *Fugitifs grecs recueillis par un bâtiment anglais*, et en 1834 la *Fuite de Francesco di Carrara*, dont il a fait une répétition pour la galerie Vernon; le *Chef arabe et ses captifs*, et *Gaston de Foix avant la bataille de Ravenne.* A partir de 1839, il se consacra aux sujets religieux, et dans l'exposition de cette année on remarque le *Christ bénissant les petits enfants*, puis, dans les suivantes, l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, et sa ravissante toile d'*Agar et Ismaël.* A partir de cette époque, le nom de sir Eastlake disparaît presque entièrement des livrets d'exposition. Chargé de nombreux travaux, et entre autres de la décoration du nouveau palais de Westminster en 1841, il employait ses loisirs à des travaux littéraires. C'est ainsi qu'il écrivit un grand nombre d'articles pour la *Penny Cyclopedia*, publia en 1840 une traduction de la *Théorie des couleurs* de Gœthe, et en 1841 celle des *Ecoles italiennes de peinture* de Kugler. Il publia en outre un grand nombre de rapports et fit sur les beaux-arts quelques conférences qui furent remarquées. Il fit paraître en 1847 une *Histoire de la peinture à l'huile*, qu'il dédia à sir Robert Peel, et dans laquelle il étudia profondément toutes les méthodes de peinture, et principalement celle des Flamands. A la mort de M. Séguier, premier conservateur de la Galerie nationale, Robert Peel donna cet emploi à sir Eastlake, qui donna sa démission quelques années après. Cependant, malgré le peu de temps qu'il resta à la tête de cette collection et la modicité des sommes qui furent mises à sa disposition, il trouva moyen de l'enrichir de chefs-d'œuvre d'Holbein, de Bellini, de Rubens, de Velazquez et de Raphaël. Il publia en outre un catalogue historique et descriptif de la *Galerie nationale*, avec notices biographiques des peintres dont les ouvrages sont contenus dans ce musée. En 1850, sir Eastlake succéda à sir Martin Archer Shee, comme président de l'Académie royale, et fut, à cette occasion, nommé chevalier par la reine. En 1855, lors de la réorganisation de l'administration de la *Galerie nationale*, sir Eastlake accepta le poste de directeur, poste qui faisait à la vérité peser sur lui une plus grande responsabilité que celui qu'il avait occupé d'abord, mais qui lui donnait aussi les pouvoirs les plus étendus pour augmenter ce musée et faire les achats qui lui sembleraient nécessaires ou avantageux. Sir Eastlake s'est parfaitement acquitté de ces fonctions. Depuis près de dix ans qu'il les exerce, il a augmenté la *Galerie nationale* d'un nombre d'œuvres d'art plus considérable que celui que l'on comptait lors de son entrée en fonctions. En outre, ces œuvres sont d'une grande importance, ainsi qu'on peut en juger par les noms de leurs auteurs : Mantegna, Benozzo Gozzoli, Pérugin, Pollajuollo, Filippino Lippi, Paul Véronèse, Ghirlandajo, Romanino, Orcagna, Paolo Uccello, Zoppo, Girolamo de Trévise, Jules Romain, Moretto, Borgogne et Ruysdael. En 1849, sir Eastlake a épousé la fille du docteur Rigby de Norwich. Il a été reçu lui-même docteur à Oxford en 1853; il est membre de plusieurs académies.

EAST-MAIN, contrée de l'Amérique anglaise du Nord, le long de la côte orientale de la mer d'Hudson et de la baie Saint-James, à l'O. du Labrador. Cette contrée, qui s'étend du N. au S. sur une longueur d'environ 1,300 kilom., est baignée par une rivière qui porte le même nom et a pour chef-lieu East-Main, forteresse de l'ancienne compagnie de la baie d'Hudson. Cette forteresse, entrepôt de fourrures, est située près de la mer d'Hudson, à l'embouchure du Slude-River, par 52° 20′ de lat. N. et 81° 16′ de long. O.

EAST-MAIN ou **SLUDE-RIVER**, rivière de l'Amérique anglaise du Nord, prend sa source au versant N.-O. des monts Algonquins, coule à l'O., traverse plusieurs petites îles, baigne la contrée de son nom, et, après un cours de 400 kilom., se jette dans la baie Saint-James.

EASTMAN (Charles GAMAGE), poëte et journaliste américain, né à Fryeburg, dans l'Etat du Maine, le 1er juin 1816. Il émigra avec ses parents dans l'Etat de Vermont, où il commença et acheva ses études. En 1835, il dirigea la *Sentinelle* de Barlington (Vermont), fonda l'*Express de la rivière Lamoille* en 1838 à Johnson, dans le même Etat, et l'*Esprit du siècle*, en 1840, à Woodstock. En 1846, il alla s'établir à Montpellier, capitale de l'Etat, et acheta le *Patriote du Vermont*, qu'il continue à diriger. M. Eastman a été directeur des postes à Woodstock et à Montpellier pendant plusieurs années, sénateur de l'Etat local en 1851-1852, délégué aux conventions nationales de 1852 et 1856, et candidat pour le congrès fédéral en 1858. Comme poëte, M. Eastman jouit d'une certaine réputation; les revues et magazines américains contiennent un grand nombre de ses productions en ce genre.

EASTMAN (Mary HENDERSON), femme de lettres américaine, née à Warrenton, Etat de Virginie, vers 1817. Elle épousa en 1835 le capitaine Seth Eastman, de l'armée des Etats-Unis. Elle a publié : *Dacotah* ou *Vie et légendes des Sioux* (New-York, 1849); *Roman de la vie indienne* (Philadelphie, 1852); *Portefeuille américain aborigène* (1853), et *Chicura et autres contrées des vaincus* (1854). Celle de ses œuvres qui a produit la plus grande sensation, en raison de sa portée morale, est un roman intitulé la *Cabane de la tante Philippe.* C'est une réplique à la *Case de l'oncle Tom* de Mme Stowe. Dix-huit mille exemplaires de cet ouvrage furent enlevés en quelques semaines. Mme Eastman est également auteur des *Récits de la vie fashionable*, et elle a collaboré activement à diverses revues, notamment à l'*Arthur's Home Magazine.*

EAST-MEATH. V. MEATH.

EASTON, ville des Etats-Unis d'Amérique, Etat de Pensylvanie, à 88 kilom. N.-O. de Philadelphie, sur la Delaware, à l'embouchure de la Lehigh dans ce fleuve; 8,700 hab. Commerce et navigation; collége La Fayette, fondé en 1832; beau pont sur la Delaware. ‖ Gros bourg des Etats-Unis, Etat du Maryland, près de la côte E. de la baie de Chesapeake, à 44 kilom. S.-E. de la baie d'Annapolis; 2,354 hab. Commerce actif; climat malsain. ‖ Bourg des Etats-Unis, Etat de New-York, sur la Tread-Heaven-Creek, à 43 kilom. N.-N.-E. d'Albany; 3,450 hab. Manufactures de coton, tanneries, moulins et minoteries.

EASTPORT, ville des Etats-Unis, dans l'Etat du Maine, à 35 kilom. N.-E. de Machias, sur la petite île de Moose, à l'entrée de la baie de Passamaquody; 4,907 hab. Port de commerce, l'un des meilleurs des Etats-Unis; commerce actif. La ville est réunie au continent par un beau pont de 400 m.

EAST-REDFORD, ville d'Angleterre, comté et à 50 kilom. N. de Nottingham, sur l'Idle; 3,000 hab. Manufactures de papier, chapeaux, toiles à voiles et chandelles. Belle église ogivale; hôpital; bel hôtel de ville, construit en 1867.

EAST-TARBET, village d'Ecosse, bâti sur des rochers entièrement nus, près du lac qui porte son nom. La pêche est l'unique moyen d'existence des pauvres habitants de ces rivages, les plus tristes de toute l'Ecosse.

EASTWICK (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né en 1814 à Warfield (Berkshire). Il s'adonna de bonne heure à l'étude des langues de l'Inde, et, envoyé dans cette contrée comme cadet d'infanterie, se fit recevoir, à Bombay, en 1836, interprète pour l'hindoustani et l'hindi. Il joignit bientôt à ces deux idiomes l'interprétation du marathi, du persan, du gujarati et du canarese, et obtint du gouvernement une gratification de 1,000 roupies, en récompense de ses travaux constants, qui l'avaient mis à même de traduire six langues. Une aussi rare aptitude ne pouvait manquer d'être utilisée par la compagnie; aussi M. Eastwick occupa-t-il successivement plusieurs emplois importants dans diverses provinces ou Etats tributaires. En 1842, sir Henri Pottinger se l'adjoignit dans sa mission à Canton, et trois ans plus tard il fut nommé professeur d'hindoustani et de jeluga au collége de la Compagnie, à Heuleybury, puis, en 1850, bibliothécaire du même établissement.

On a de lui : *Grammaire hindoustani* (1847); *Feuilles sèches de la jeune Egypte* (1849); plusieurs mémoires insérés dans différents recueils et dont quelques-uns méritent d'être cités à part, entre autres : *Rapport sur la famille des émirs de Khairpur dans le Sindh supérieur* (Documents parlementaires, 1840); *Vocabulaire de la langue sindhi* (Journal asiatique du Bengale, 1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sindh supérieur* (Journal asiatique de Bombay, 1843), etc. Il a de plus publié des traductions du *Zartascht namah* ou *Histoire de Zoroastre*, du *Gulistân* (1852); du *Bagho Bahar*, qui a été inséré par le docteur Wilson dans sa *Religion des Parsis;* enfin on lui doit aussi des éditions de textes orientaux et la traduction de deux ouvrages allemands : la *Chute des Pays-Bas unis* (Londres, 1846), et la *Grammaire comparée* de Bopp.

EAST-WINDSOR, bourg des Etats-Unis, dans le Connecticut, à 11 kilom. N. de Hartford, sur le Connecticut; 3,987 hab. Commerce considérable d'eau-de-vie.

EATON, petite ville des Etats-Unis, dans l'Etat de l'Ohio, à 50 kilom. N. de Cincinnati, sur la rivière de Mile, au milieu d'une contrée riche et bien cultivée; 2,500 hab. ‖ Ville des Etats-Unis, dans l'Etat de New-York, à 48 kilom. S.-O. d'Utica, à la source du Chenango; 4,270 hab.

EATON, village d'Angleterre, comté de Chester, sur la Dee. Les comtes de Grosvenor y possèdent un magnifique château appelé Eaton-Hall. « Cet édifice, dit M. Alphonse Esquiros, a été reconstruit en 1803 sur l'emplacement d'un ancien château. C'est une pompeuse imitation du style gothique. La grande galerie contient plusieurs portraits de famille et des tableaux de prix. Dans les jardins, un temple gothique a été érigé pour recevoir un autel romain découvert à Chester en 1821, ainsi que le pavé en mosaïque du palais de l'empereur Tibère, dans l'île de Caprée, rapporté en Angleterre par lord Robert Grosvenor. »

EATON (John), théologien anglais, né à Kant en 1575, mort en 1641 à Wickham-Market. Il fit ses études à Oxford et obtint une cure en 1625. Il est regardé comme le fondateur de la secte des antinomiens. Les écrits qu'il a laissés sont : *The discovery of a most dangerous dead faith* (Londres, 1641, in-12); *The Honeycomb of free justification* (Londres, 1642, in-4°).

EATON (John), navigateur anglais et capitaine de boucaniers, un de ces hardis écumeurs de mer qui signalèrent de leurs exploits les mers du Sud pendant la dernière moitié du XVIIe siècle. En 1683, John Eaton partit de Londres sur le *Nicolas*, navire qu'on avait équipé dans la Tamise sous prétexte de le destiner au commerce, mais en réalité pour des expéditions de piraterie. Après une navigation heureuse, le *Nicolas* arriva au détroit de Magellan, où il rencontra le *Cygnet*, vaisseau marchand commandé par le capitaine Swan, qui avait une commission du duc d'York, lord grand amiral d'Angleterre; le *Nicolas* et le *Cygnet* naviguèrent de conserve jusqu'à ce qu'une tempête fût venue les séparer. Puis le *Nicolas*, à la hauteur du cap Horn, rencontra le *Bachelor's Delight*, auquel il se joignit. Le *Bachelor's Delight* était commandé par le capitaine John Cook, qu'il faut se garder de confondre avec son illustre homonyme et compatriote, le capitaine James Cook. Soixante-dix aventuriers, au nombre desquels étaient William Dampier, Edward Davis, Lionel Wafer et Ambroise Cowley, étaient sous le commandement de John Cook. Le *Nicolas* et le *Bachelor's Delight*, marchant de conserve, allèrent ensuite relâcher à l'île de Juan-Fernandez, où ils recueillirent un Indien Mosquito, nommé William, qui avait été abandonné dans cette île trois ans auparavant, en 1680, par la première expédition des boucaniers, dont il faisait partie : il avait réussi à vivre dans cette île inhabitée, à force de courage et d'industrie. De l'île Juan-Fernandez, Eaton et John Cook appareillèrent pour les îles Galapagos, où ils trouvèrent un nombre considérable de ces grosses tortues vertes dont les îles tirent leur nom. Bientôt après, John Cook étant mort, Edward Davis, l'un des principaux et des plus hardis d'entre les boucaniers, prit le commandement du *Bachelor's Delight*. Puis le *Bachelor's Delight* et le *Nicolas* firent voile pour la côte du Pérou, où ils furent rejoints par le *Cygnet*, capitaine Swan; celui-ci, n'ayant pu trouver à négocier ses marchandises à cause des soupçons dont il était l'objet de la part des Espagnols, se laissa persuader sans peine par les boucaniers, dont il avait un grand nombre à son bord, de se joindre à la fortune de Davis et d'Eaton. Mais peu après Eaton, laissant les boucaniers sous ses ordres, fit voile, avec son *Nicolas*, vers les Indes orientales; Ambroise Cowley, l'historien de son voyage, partit avec lui. A leur arrivée dans les îles des Larrons, ils se prirent immédiatement de querelle avec les habitants et en tuèrent un grand nombre. Le gouverneur espagnol leur exprima, dans une conférence, le regret qu'il avait qu'on ne les eût pas entièrement exterminés. Cowley, qui écrit comme un vrai boucanier, ajoute en propres termes : « Nous fîmes alors ouvertement la guerre à ces païens, et chaque jour nous descendions à terre, rassemblant des provisions et faisant feu sur tous ceux que nous apercevions; aussi la plus grande partie d'entre eux quitta l'île; c'est cependant un beau jardin d'un bout à l'autre. » Il raconte, avec le même ton de plaisanterie brutale, la conduite de ses compagnons à l'égard des Indiens qui s'assemblaient paisiblement sur le rivage : « Ceux de nos gens qui étaient dans la barque laissèrent arriver au plus épais de la foule et tuèrent un grand nombre de ces coquins. Les autres, voyant tomber leurs camarades, prirent la fuite; mais le reste de nos hommes qui étaient à terre, venant à leur rencontre, les salua de manière à leur laisser des trous dans la peau. » Après cette sanglante expédition, Eaton remit à la voile avec le *Nicolas*, et, après une heureuse traversée, il arriva sans autre rencontre en Angleterre.

EATON (Samuel), théologien anglais, mort vers 1777. Il prit ses degrés à Iéna, visita les principales villes d'Europe et devint médecin particulier du duc de Zelle. On a de lui : *A View of human life* (Londres, 1764, in-8°); *A View of christianity, as taught by Christ himself, in a series of sermons* (Londres, 1777, 2 vol. in-8°).

EATON (William), capitaine dans l'armée des Etats-Unis d'Amérique, né à Woodstock, Etat du Connecticut, le 23 février 1764, mort à Brinfield, Etat de Massachusetts, le 1er juin 1811. Il s'échappa de la maison paternelle à l'âge de seize ans, pour s'engager dans l'armée révolutionnaire. Licencié à la paix (1783), il entra dans une école militaire. En 1792, il était capitaine; cinq ans après il fut nommé consul américain à Tunis, situation difficile à cause des relations fort tendues qui existaient alors (1799) entre les Etats-Unis et les pays barbaresques. Eaton remplit ses fonctions avec une fermeté et une habileté telles, que le commerce de son pays ne fut plus exposé aux attaques des corsaires tunisiens. La guerre des Etats-Unis avec Tripoli (1801) lui fournit l'occasion de satisfaire son goût pour les aventures, et il put enfin donner l'essor à cet amour de l'impossible qui est le cachet du caractère de la race anglo-saxonne. Il conçut l'idée d'une ingénieuse diversion, et pour l'accomplir sans obstacle il résigna ses fonctions de consul. Hamet Caramelli, bey légitime de Tripoli détrôné par son frère, avait, après d'infructueux efforts pour reconquérir le pouvoir, cherché un refuge en Egypte. Eaton le découvrit dans sa retraite, l'aida à lever une petite armée de 500 hommes, composée d'Arabes, de Grecs et d'Arméniens, s'assura de la coopération de la flotte américaine, puis, se mettant à la tête de cette poignée d'hommes, s'avança dans la direction de Derneh, la capitale d'une des plus riches provinces de Tripoli. Ce n'était pas là une entreprise facile. Il fallait traverser le désert de Libye sur une étendue de 1,000 kilom., lutter contre le mauvais vouloir des cheiks arabes et vaincre les irrésolutions du prétendant Hamet, qu'il traînait littéralement à sa suite. Grâce à son énergie et à son courage, Eaton surmonta tous les obstacles et arriva sans encombre à Bomba, sur la côte de la Méditerranée, où l'attendaient les navires américains *Argus* et *Horaet* (25 avril 1805). Le même jour il mettait le siége devant Derneh, qu'il emportait après un furieux assaut dans lequel il fut blessé. Quelques jours plus tard, le bey régnant envoya une armée pour reprendre la ville; cette armée fut battue (11 juin) et rejetée dans les montagnes. Eaton se préparait à marcher sur Tripoli, à restaurer Hamet et à délivrer les Américains qui étaient retenus captifs, lorsqu'il apprit la conclusion de la paix, ce qui mit brusquement fin à son épopée. Il retourna aux Etats-Unis, où la renommée de son aventureuse expédition lui valut une ovation populaire. Le président (c'était alors Thomas Jefferson) dépeignit en termes flatteurs ses services, dans son message annuel, et l'Etat de Massachusetts lui donna, en témoignage de reconnaissance, 10,000 acres de terres (4,046 hectares). Il siégea ensuite à la législature du Massachusetts et aurait pu fournir une belle carrière politique, sans les habitudes d'intempérance qui hâtèrent sa fin. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il mourut.

EATON (Amos), botaniste américain, né vers 1776, mort à Troy, Etat de New-York, le 10 mai 1842. Apprenti chez un forgeron, toutes les heures qu'il pouvait distraire du travail manuel, il les consacrait à l'étude, et, grâce à son extraordinaire aptitude, il put prendre ses grades au collége Williams. Il étudia les lois sous Alexandre Hamilton et se fit recevoir avocat. Nommé inspecteur du domaine Livingston sur l'Hudson, il étudia la chimie, la minéralogie, la botanique, fit, en 1817, au collége Williams, des cours sur les sciences naturelles, cours qu'il reprit l'année suivante à Albany, sur l'invitation expresse de M. de Witt Clinton, gouverneur de l'Etat de New-York. En 1820, le général Stephen van Rensselaer lui confia l'étude géologique de la contrée que traversa plus tard le canal Erié, et les résultats de ce travail furent publiés en 1824. Peu après le général Rensselaer fonda et dota l'institut Rensselaer à Troy, et fit Eaton professeur doyen de cet établissement. Eaton est l'auteur des ouvrages suivants : *Aperçu sur la géologie des Etats septentrionaux* (1816); *Manuel de physique* (1824); *Manuel de botanique de l'Amérique du Nord* (Albany, 1833). A sa huitième édition et dans les suivantes, le titre de cet ouvrage fut changé en celui de *Botanique de l'Amérique du Nord;* c'est le premier ouvrage populaire sur cette science qui ait été publié aux Etats-Unis. On a enfin d'Eaton un *Traité sur le génie et la topographie* (New-York, in-4°).

EATONIE s. f. (é-a-to-nî, et mieux i-to-nî — de *Eaton*, savant américain). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et de la tribu des festucées, voisin des canches, et comprenant une seule espèce qui habite l'Amérique boréale.

EATONTON, petite ville des Etats-Unis, dans l'Etat de la Géorgie, sur une hauteur, à 30 kilom. N.-O. de Milledgeville; 3,000 hab. Industrie assez développée.

EAU s. f. (o au sing., ô au plur. — lat. *aqua*, même sens. Pour plus de détails, voir la partie encycl.). Corps incolore, peu ou point sapide, liquide à la température ordinaire, et formant à la surface de la terre les masses connues sous les noms de *mers, lacs, fleuves, rivières*, etc. : EAU *de mer.* EAU *de rivière.* EAU *de pluie.* EAU *de fontaine.* EAU *de source.* EAU *de puits.* EAU *limpide, transparente.* EAU *trouble.* EAU *bourbeuse. Les anciens plaçaient l'*EAU *au nombre des quatre éléments. L'*EAU *est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque, dans les arts les plus nécessaires, par la faiblesse de son corps.* (Fén.) *Les rivières et les fleuves reportent à la mer les* EAUX *que la mer avait données à l'atmosphère.* (Cuv.) *Les premières* EAUX *qui vinrent tomber à l'état liquide, sur le globe refroidi, ne tardèrent pas à être de nouveau réduites en vapeurs.* (L. Fig.) *Nous ne pouvons pas plus anéantir une seule goutte d'*EAU *que décrocher une étoile.* (A. Karr.) *Les* EAUX *de la surface de la terre ne sont que la base liquide de l'atmosphère.* (F. Pillon.) *L'*EAU *de mer est un mauvais conducteur de la chaleur.* (A. Maury.)

> L'*eau* qui tombe goutte à goutte
> Perce les plus durs rochers.
> QUINAULT.

> La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
> Voit du sein de ses *eaux* vingt îles s'élever.
> BOILEAU.

> Dans ces prés abreuvés des *eaux* de la colline,
> Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine.
> DELILLE.

> Deux ruisseaux, échappés des flancs d'une montagne,
> Allaient, du tribut de leurs *eaux*,
> Enrichir la même campagne.
> LE BAILLY.

‖ Masse considérable du même liquide : *Une* EAU *profonde. Des* EAUX *stagnantes. S'approcher de l'*EAU. *Se mettre à l'*EAU. *Se jeter à l'*EAU. *Demeurer au bord de l'*EAU. *Qui a donné aux animaux et aux poissons ces rames naturelles qui leur font fendre les* EAUX *et l'air?* (Boss.) *L'*EAU *est l'air des poissons.* (Fonten.) *La vie moderne est comme une* EAU *large, puissante et trouble.* (Edm. About.) *La vie est répandue dans toutes les* EAUX, *et il n'en est point qui ne soit habitée par des animaux.* (A. Maury.) *Je veux être le voisin de l'*EAU, *je ne veux pas être son prisonnier.* (Vacquerie.)

> Un jeune enfant dans l'*eau* se laissa choir
> En badinant sur les bords de la Seine.
> LA FONTAINE.

> Comme un enfant bercé par un chant monotone,
> Mon âme s'assoupit au murmure des *eaux*.
> LAMARTINE.

> . . . . La coupable luxure
> Est le crime éternel de tous les animaux
> S'accouplant nuit et jour dans l'air et sous les *eaux*.
> A. BARBIER.

— Nom que l'on donne, à Paris, à la Seine, qui traverse la ville : *Aller demeurer de l'autre côté de l'*EAU.

— Pluie : *Il va tomber de l'*EAU. *Nous sommes à l'*EAU.

— Eau liquide que l'homme emploie à des usages journaliers : EAU *potable. Boire de l'*EAU. *Se laver à l'*EAU *froide. Employer une voie d'*EAU *à sa toilette. Légumes cuits à l'*EAU. *Café à l'*EAU. *Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'*EAU *affaiblisse ou refroidisse ton estomac.* (Le Sage.) *L'*EAU *pure ne cause point la sensation du goût, parce qu'elle ne contient aucune particule sapide.* (Brill.-Sav.) *L'*EAU *tiède fane et plisse la peau.* (Mme Monmarson.) *L'*EAU *favorise la digestion et fournit un véhicule aux humeurs.* (L. Cruveilhier.)

> Tous les méchants sont buveurs d'*eau*.
> DÉSAUGIERS.

— Eaux jaillissantes fournies par de grandes fontaines artificielles : *Les* EAUX *de Versailles, de Saint-Cloud. Faire jouer les* EAUX. *Les eaux jouent-elles à Saint-Cloud ou à Versailles, il met dans sa poche un petit pain avec un cervelas de trois sous, et s'en va pédestrement voir les cascades et les jets d'eau, ou plutôt voir la foule.* (Audiffret.)

— Eaux thermales ou minérales, avec un établissement pour les malades : *Prendre les* EAUX. *Il y a deux jours que je prends les* EAUX; *elles sont douces, gracieuses et fondantes.* (Mme de Sév.) *Les* EAUX *de Bourbon l'emportent de mille lieues sur celles de Vichy, si l'on en croit les médecins d'ici.* (Mme de Sév.) *Il y a beaucoup d'édentés à Carlsbad; les années, plus que les* EAUX, *sont peut-être coupables du fait.* (Chateaub.) *Les* EAUX *de Forges m'ont tué.* (Volt.) *En général, les* EAUX *sont le dernier conseil de la médecine poussée à bout.* (Dider.) ‖ Lieu qui possède un établissement d'eaux thermales ou minérales : *Aller aux* EAUX. *Pendant que j'étais aux* EAUX, *on y douchait un cheval.* (Dider.) *Aux* EAUX, *la vie marche brusque, vive et inattendue.* (G. Sand.) *Les riches qui fréquentent les* EAUX *dépensent encore plus pour se rendre malades que pour se guérir.* (Isid. Bourdon.) *Il est convenu que la vie aux* EAUX *est fort poétique.* (H. Taine.)

— Eau contenant une solution faite dans un but quelconque : EAU *sucrée.* EAU *savonneuse* ou *de savon.* EAU *de fumier.* EAU *d'amidon.* EAU *d'empois. Elle a devant elle un vase de cristal rempli d'*EAU *de savon; elle tient de la main gauche un chalumeau d'où sort une bulle de cette* EAU. (Bailly.)

> Toujours son *eau* sucrée était auprès de lui;
> Il en buvait un verre à chaque paragraphe,
> Et sa leçon durait autant que sa carafe.
> C. BONJOUR.

— Par anal. Larmes :

> Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en *eau!*
> CORNEILLE.

‖ Salive : *A l'occasion de l'impression que les viandes font sur le cerveau, l'*EAU *vient à la bouche, et on sait que cette* EAU *est propre à ramollir les viandes, à en exprimer le suc, à nous les faire avaler.* (Boss.) ‖ Sueur : *L'*EAU *coulait à flot de mes cheveux.* ‖ Suc de certains fruits ou de certaines plantes : *Ces pêches n'ont pas d'*EAU. *Ces melons ont beaucoup d'*EAU. *Cette salade a trop d'*EAU. ‖ Humeur limpide sécrétée d'une façon anomale : *Cet hydropique a rendu six pintes d'eau. Sa plaie rend de l'*EAU *au lieu de pus. Les ampoules sont pleines d'*EAU. ‖ Urine : *Il est allé lâcher de l'*EAU. *Défense de faire de l'*EAU *contre ce mur.*

— Par ext. Nom donné à un grand nombre de liqueurs alcooliques ou autres : EAU *de menthe.* EAU *de coings.* EAU *de noix.* EAU *verte.* EAU-*de-vie.* (V. ce mot à son ordre alphabétique.) ‖ Liquide obtenu par distillation ou par infusion, et servant à divers usages : EAUX *de senteurs.* EAU *de rose.* EAU *de Cologne.* EAU *impériale.* EAU *de la reine de Hongrie.* EAU *de fleur d'oranger.* EAU *de violette.* EAU *de lavande.* EAU *de toilette. Pauvre chère enfant! elle me frottait les tempes avec de l'*EAU *de Cologne.* (Scribe.)

— Fig. Caractère, âme considérée dans ses rapports avec les passions : *Les* EAUX *dormantes sont souvent perfides. C'est de l'*EAU *bouillante que le cœur de cette femme. Entre*